

Les langues de l'inconscient dans la civilisation

Colette Soler, 12 mars 2017, Présentation du thème de la Journée du dimanche 11 juin 2017

Qu'il y ait un lien entre ce que Freud a nommé l'inconscient et la langue parlée est avéré depuis le début de la psychanalyse, avec les premiers grands textes de Freud, de *L'interprétation des rêves* au *Mot d'esprit*. D'ailleurs, la pratique même du déchiffrement, initiée par Freud implique cette solidarité entre la langue que l'on parle et l'inconscient.

Avec l'accent mis par Lacan à partir de « Fonction et champ de la parole et du langage », sur l'inconscient-langage, nous sommes arrivés à l'idée de la *motérialité* de l'inconscient, lequel se fait pour chaque sujet à partir de sa langue dite maternelle.

De là diverses questions se posent, du moins pour ceux des psychanalystes d'après Lacan qui n'ont pas oublié ce fondement langagier de la découverte freudienne. Je dis questions mais elles frôlent souvent le paradoxe.

Et d'abord celle de savoir comment expliquer, s'il en est ainsi, que l'on puisse s'analyser dans une langue qui n'est pas votre langue maternelle. Or le fait est avéré dans la psychanalyse.

Invocera-t-on la traduction analysante pour l'expliquer ? Sans doute, mais elle-même n'est pas sans présenter un paradoxe justement. On la sait quasi impossible, la traduction, toujours traître au texte d'origine. Il n'empêche, grâce à elle, on échange de langue à langue et même, point capital, ça ne fait pas plus de malentendus qu'entre ceux qui ont la même langue. C'est bien curieux.

Mais il faut aussi expliquer comment l'analyste qui ne connaît pas la langue maternelle de l'analysant peut opérer. Là, on ne peut pas se satisfaire de dire seulement que c'est l'analysant "qui s'analyse" avec l'analyste et que ce n'est pas ce dernier qui l'analyse ? C'est vrai pourtant, mais ce n'est quand même pas sans l'intervention de l'analyste. Alors comment s'y retrouver ?

Et puis autre fait notoire, le malentendu corrode les dialogues des parlants et même pour ceux qui parlent la même langue. Pour tous, c'est la même règle du malentendu. Ça indique déjà que dans l'échange, dans la communication qui nous est chère, il y a plus en jeu que la langue au sens l'idiome que l'on parle, grec, français ou autre.

Tout ceci s'éclaire si on comprend que *lalangue* de l'inconscient, écrite en un mot donc comme Lacan l'a fait, *lalangue* de chaque inconscient puisqu'il n'y en a pas deux pareils, n'est pas la langue maternelle. Un inconscient parle une *lalangue* qu'il est seul à connaître, qui pour tous les autres, analyste inclus, est une langue étrangère, unique, qu'il tente de faire résonner au hasard de ses interventions. La *motérialité* de cette *lalangue* emprunte certes ses éléments de la langue-idiome mais ne vient pas d'elle : elle cristallise cette *motérialité* de sa rencontre toujours contingente, de sa

coalescence accidentelle avec la substance... jouissante. Pas étonnant donc que le culmen des malentendus soit entre les sexes. Les *lalangues* des « savoirs parlés » des inconscients sont irrémédiablement plurielles.

Du coup elles n'ont rien à voir avec le dictionnaire des langues dites vivantes qui, elles, recueillent autre chose, à savoir ce qui des mœurs et des expériences particulières à un lieu ou à une époque a fait mot, et s'est déposé dans ce que l'on nomme l'usage. Dit autrement les langues sont des effets de discours, des produits des liens sociaux en évolution, ce qui explique d'ailleurs qu'elles-mêmes ne cessent d'évoluer, et qu'elles soient en outre un objet politique crucial. On le constate en effet, les cohésions de groupe que laisse subsister la fragmentation croissante des liens sociaux, qu'on les nomme régionalisme, nationalisme ou autre, bref tous les particularismes entretiennent la babel des langues divergentes. A l'inverse le maître politique, si on peut le mettre au singulier pour désigner les pouvoirs d'état sous quelque forme qu'ils s'exercent, n'essaye-t-il pas toujours de faire taire les langues minoritaires, lesquelles ne manquent pas de protester ? Les persécution commencent par le bâillon. En effet le poids de ces langues ne saurait être trop majoré, car chacun est enraciné, qu'il le veuille ou non, dans les péripéties de l'histoire collective et de la langue dans laquelle il est né, dont il a été imprégné dès sa première enfance, et d'où la plupart de ses goûts lui sont venus. Tous les exilés connaissent le poids de cet enracinement, et savent ce qu'ils ont perdu du plus charnel des expériences d'origine.

Ainsi l'identité de chacun se trouve-t-elle divisée entre ce qu'il est comme être social ayant trouvé une place dans une collectivité, et la singularité unique qui lui vient de la jouissance indélébile de son inconscient. Ce noyau de différence absolue de ce que je peux appeler avec Lacan l'identité-symptôme de chaque parlant est la découverte propre de la psychanalyse. Mais à vrai dire, sa voix dans la civilisation du capitalisme est bien basse, alors même que toutes les évolutions de la culture proviennent de la créativité de ces singularités en action, et pas des identités conformes. Sa voix est basse, mais elle a une portée politique évidente face au grand mouvement d'homogénéisation et de formatage généré par la civilisation du capitalisme qui, sans elle, ne serait plus contré que par les revendications des identités régionales.